tage. Ce fut vers cette époque que j'eus le malheur de perdre mon père; ma mère le suivit de près. Ne voulant plus habiter mon village, qui me rappelait cette perte douloureuse, je vins à Armagh, où je me suis marié et où je vis depuis plusieurs années heureux et à l'abri du besoin. La seule chose que je demande à Dieu maintenant, c'est la santé : car, pour la fortune, il m'en a donné une inépuisable en m'accordant la persévérance et l'amour du travail. »

---

§ VII.

COURAGE[1].

L'homme de bien porte le courage partout avec lui : au combat, contre l'ennemi; dans un cercle, en faveur des absents; dans son lit, contre les attaques de la douleur et de la mort :

La fortune peut se jouer de la sagesse des gens vertueux; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage :

L'homme courageux attend le péril avec calme, et ne s'y expose que quand l'honneur et le devoir le lui commandent; mais, une fois aux prises avec le danger, rien ne l'arrête. (*Auteurs divers.*)

Supérieur à tous les événements, il semble que les ayant tous prévus, il les ait tous également dominés. Jamais la colère n'a troublé la sérénité de son visage; jamais l'orgueil n'y a imprimé sa fierté; jamais l'abattement n'y a peint sa faiblesse. (D'Aguesseau.)

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme, qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourrait exciter en elle; et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible, et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles. (La Rochefoucault.)

La faiblesse n'est pas le vice, mais elle y conduit; l'homme méchant fait le mal, l'homme faible le laisse faire.

La Vacquerie

[XVe siècle.]

Louis XI[2] avait ordonné au parlement d'enregistrer

1. Voir, pour les traits de courage militaire, et pour d'autres traits de courage et de fermeté civique, les articles *Devoirs envers la patrie; Militaires; marins.*

2. A régné depuis 1461 jusqu'en 1483; habile politique, mais soupçonneux et cruel.

des édits[1], par lesquels il établissait des impôts aussi onéreux qu'injustes. Jean de La Vacquerie, premier président du parlement, montra en cette occasion un courage d'autant plus remarquable que Louis XI, ce tyran farouche, ne souffrait pas de résistance à ses volontés. A la tête de sa compagnie, il se présenta devant le roi, et lui dit, avec une fermeté respectueuse : « Sire, nous venons remettre nos charges entre vos mains, et souffrir tout ce qu'il vous plaira, plutôt que d'agir contre notre conscience. » Louis XI révoqua les édits.

Desgenettes[2].

L'armée française, en Syrie, sous le commandement du général Bonaparte, fut attaquée de la peste[3]. Les malades encombrèrent bientôt les hôpitaux, et, ce qui était plus dangereux que la maladie même, c'est que, comme on la croyait contagieuse, ceux qui en étaient atteints, ceux même que l'on soupçonnait d'en être menacés devenaient un objet d'épouvante; on fuyait loin d'eux, et ils étaient exposés à périr sans secours. L'armée entière, redoutant la contagion, était en proie à un profond abattement.

L'illustre Desgenettes, premier médecin de l'armée, persuadé que cette maladie n'est contagieuse que pour ceux qui la craignent, veut faire passer cette conviction dans l'esprit du soldat. Un jour que le général, avec une nombreuse suite, faisait une visite à l'hôpital des pestiférés de Jaffa[4], Desgenettes s'approche d'un des malades et ouvre avec sa lancette un des bubons pestilentiels; puis il se fait à lui-même une légère plaie dans le bras, et y fait entrer le poison qu'il vient de re-

1. On appelait *édits* des ordonnances royales; le parlement les enregistrait, c'est-à-dire les transcrivait sur ses registres : cette formalité était considérée comme nécessaire pour l'authenticité et l'exécution des édits.

2. Né à Alençon en 1762, mort en 1837.

3. En 1799.

4. Anciennement Joppé, ville célèbre dans l'histoire sainte; port assez célèbre sur la Méditerranée.

cueillir. « Certes, dit-il, si la peste est contagieuse, je l'aurai; et vous verrez que je ne l'aurai pas. » Puis il alla montrer aux soldats des différents corps son bras où il avait inoculé le virus.

Ce trait admirable produisit une sensation immense; on ne craignit plus de s'approcher des pestiférés, de les soigner, de les servir; on ne redouta plus la contagion; et comme on vit que Desgenettes continuait de jouir d'une santé excellente, les esprits abattus reprirent leur gaieté et leur ardeur, et l'aspect de l'armée changea entièrement. Les soldats que le mal n'avait point atteints cessèrent de le redouter; ceux qui étaient malades furent soignés, et plusieurs guérirent.

Crillon [1] et Sully [2].

Au siége de Charbonnières, ville de Savoie, Crillon commandait l'infanterie, et Sully, récemment nommé grand maître de l'artillerie, foudroyait la place. Crillon, qui poussait la bravoure jusqu'à la témérité, apercevant Sully qui tâchait de reconnaître un ravelin [3], s'avança vers lui, et voyant qu'importuné par le feu des ennemis, Sully allait se retirer et attendre le déclin du jour pour achever de faire ses observations, il l'arrêta, et lui dit d'un air ironique :

« Quoi, monsieur le grand maître de l'artillerie, craignez-vous les arquebusades en la compagnie de Crillon? Puisque je suis ici, elles n'oseront approcher. Allons jusqu'à ces arbres que je vois à deux cents pas d'ici; de là vous reconnaîtrez plus aisément votre ravelin. » Quelque brave que fût Sully, cette téméraire proposition ne pouvait lui plaire. Mais il comprit ce qu'exi-

1. Guerrier intrépide, surnommé le Brave, l'un des plus célèbres lieutenants de Henri IV (1541-1615). Voir page 110.

2. Ami de Henri IV, l'un des meilleurs ministres qu'ait eus la France (1560-1641).

3. Un ravelin ou demi-lune est un ouvrage de fortification en avant des places de guerre, composé de deux faces qui font un angle saillant, et qui protége un pont, un mur, etc.

geaient de lui les circonstances où il se trouvait, et surtout sa nouvelle nomination, qui lui faisait beaucoup de jaloux. Il prouva alors à Crillon que l'homme dont le courage est habituellement réglé par la prudence sait aussi, dans l'occasion, égaler en hardiesse les plus téméraires. « Allons, répondit-il, puisque vous le voulez, rivalisons à qui des deux sera le plus fou. » Prenant Crillon par la main, il le mena à pas lents bien au delà des arbres.

Les assiégés découvrant en plein les deux généraux, faisaient sur eux un feu terrible. Crillon, entendant les balles siffler à ses oreilles, s'arrêta : « A ce que je vois, dit-il en riant, ces gens-là ne respectent ni le bâton [1] de grand maître, ni celui de colonel général [2]. Allons, retournons, je vois que vous êtes un brave et digne d'être grand maître : je veux être toute ma vie votre ami. Comptez sur Crillon à la vie et à la mort. »

D'Argenson.

[1710.]

Le célèbre d'Argenson, à qui Paris doit l'organisation de la police [3], était un magistrat intrépide. La cherté étant excessive dans les années 1709 et 1710, le peuple, injuste parce qu'il souffrait, accusait de ses maux d'Argenson, qui cependant faisait tout son possible pour les prévenir et les soulager. Il y eut quelques émeutes qu'il n'eût été ni prudent ni humain de punir trop sévèrement. Ce grave magistrat les calma, et par la sage hardiesse qu'il eut de les braver, et par la confiance que la multitude, quoique irritée, avait toujours en lui. Un jour, assiégé dans une maison à laquelle une multi-

1. Un bâton richement orné était la marque distinctive des grands maîtres de l'artillerie, comme c'est encore celle des maréchaux de France.

2. Crillon avait été nommé colonel général de l'infanterie : cette place avait été créée pour lui.

3. Il était lieutenant général de police, ce qu'on nomme aujourd'hui *préfet de police*. La famille d'Argenson a produit plusieurs hommes célèbres.

tude en fureur voulait mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, se présenta, parla, et apaisa tout.

Maury.

[1790.]

L'abbé Maury[1] était célèbre par son éloquence. Il était membre de l'Assemblée constituante[2] et défendait avec énergie des opinions contraires à celles de la majorité. A cette redoutable époque, il arrivait quelquefois que le peuple soulevé se jetait sur les hommes qu'il croyait ses ennemis, et les pendait aux cordes des réverbères. C'est ce qu'on appelait *mettre à la lanterne*. Un jour Maury passait dans une rue écartée; un homme le reconnaît et s'écrie : « Voilà l'abbé Maury. » A ces mots une foule irritée s'ameute autour de lui, et bientôt une bouche profère le cri fatal : « A la lanterne! » Maury conserve un sang-froid intrépide : « Hé bien! dit-il d'une voix calme, quand je serai à la lanterne, en verrez-vous plus clair? » Ce mot, qui ne parut que plaisant et qui était profond, désarma la fureur de ces hommes égarés et l'orateur dut la vie à son courage.

Fabert.

[1599-1662.]

Fabert, célèbre général français, se préparant à faire le siége d'une ville, montrait à ses officiers les dehors de la place, et désignait du doigt un endroit où il fallait établir une batterie. Un coup de feu lui emporte ce doigt : il paraît n'y faire aucune attention, et indiquant le même point à l'aide d'un autre doigt : « Messieurs, continua-t-il, je vous disais donc qu'il faudrait placer ici notre première batterie. »

1. Mort cardinal en 1817.
2. Ou Assemblée nationale, ou États généraux : cette fameuse assemblée siégea depuis 1789 jusqu'au 30 septembre 1791 et fut immédiatement remplacée par l'Assemblée législative.

La comtesse de Schwartzbourg.

[1547.]

Après la bataille de Muhlberg[1], l'armée de Charles-Quint traversait la Thuringe[2]; une partie des troupes passa par le comté de Schwartzbourg-Rudolstadt. La comtesse avait obtenu de l'empereur la promesse que les paysans de ses domaines n'auraient à supporter aucune vexation de la part des soldats. Elle-même s'était engagée à fournir aux troupes impériales des vivres, à un prix raisonnable, et à les livrer près du pont de la Saale[3] qui devait servir de passage à l'armée. Ce pont était dans le voisinage immédiat de sa résidence à Rudolstadt; elle eut la précaution de le faire abattre et de le rétablir à une plus grande distance, afin d'éloigner de ses hôtes la tentation du pillage. Les habitants des différents villages que les troupes devaient traverser, obtinrent d'elle la permission de transporter au château de Rudolstadt ce qu'ils possédaient de plus précieux.

Cependant le duc d'Albe[4], commandant des troupes espagnoles et allemandes, s'approchait de Rudolstadt avec le prince de Brunswick et ses deux fils. Un messager le précédait, chargé de prier la comtesse de les recevoir à sa table. La comtesse fit répondre qu'elle recevrait les chefs de son mieux, et qu'elle comptait sur leur indulgence; en même temps, elle ne négligea point de rappeler la sauvegarde accordée par l'empereur, et d'en recommander de nouveau l'observation.

Bientôt le duc d'Albe et ses trois compagnons arrivent. Ils reçoivent l'accueil le plus empressé. On se met à table; mais à peine a-t-on pris place, que la comtesse est appelée hors de la salle du festin. On lui annonce que les soldats se permettent des violences dans plusieurs vil-

1. Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, vainquit près de Muhlberg, petite ville de la Saxe prussienne, les protestants d'Allemagne.
2. Province de la Saxe.
3. Rivière qui se jette dans l'Elbe.
4. Fameux par les cruautés qu'il exerça ensuite comme gouverneur des pays-Bas. Mort en 1582.

lages de la contrée, et enlèvent le bétail des laboureurs. Outrée de ce manque de foi, mais calme et résolue, la comtesse fait prendre les armes aux serviteurs de sa maison, et ordonne de fermer les portes du château. Elle retourne ensuite auprès de ses convives, elle leur reproche la mauvaise conduite de leurs troupes, et le jeu qu'on s'est fait de la parole du souverain. Ses hôtes lui font une réponse moqueuse : « Tel fut toujours, disent-ils, l'usage de la guerre, et jamais passage d'armée n'eut lieu sans quelque petite catastrophe de ce genre. — C'est ce qu'il faudra voir ! dit alors la comtesse. Que justice soit faite à ces pauvres villageois, ou, j'en prends le ciel à témoin, le sang des chefs payera le prix du bétail ! » Elle fait un signe ; la salle se remplit d'hommes qui, le glaive à la main, se placent derrière les siéges des convives.

A cette vue, le duc d'Albe changea de couleur ; il vit qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de calmer à tout prix le courroux de son hôtesse. Il envoya en toute hâte à ses troupes l'ordre écrit de restituer immédiatement le bétail volé, et ce fut seulement après avoir acquis la certitude que cet ordre était exécuté, que la comtesse laissa à ses quatre convives la liberté de partir.

Guillaume Tell.

[1347.]

Albert[1], empereur d'Allemagne, avait résolu de soumettre les Suisses et de faire de leur contrée un État héréditaire pour la maison d'Autriche. Il gagna les hommes les plus influents du pays par ses présents et ses promesses, et les amena à reconnaître son pouvoir. Puis il fit bâtir des forteresses dans différents cantons, y envoya des gouverneurs, et leur ordonna de traiter les habitants avec la dernière sévérité, afin de les exciter à

1. Fils de Rodolphe de Habsbourg, dont il est parlé page 25. C'est ce même Albert dont il est parlé à l'article *Winkelried*, dans la IIIe partie.

la résistance et de le mettre dans le cas d'aller occuper tout le pays les armes à la main. Un de ces gouverneurs, Gessler, préposé aux deux cantons de Schwitz et d'Uri, joignant à un orgueil insupportable une cruauté sans bornes, crut qu'il pouvait traiter les paysans en esclaves. Pour leur montrer tout son mépris, il fit mettre son chapeau au bout d'une pique, qu'on planta au milieu de la place publique d'Altorf[1], et il ordonna que tous ceux qui passeraient, saluassent respectueusement ce chapeau. On obéit. Guillaume Tell, homme d'un courage intrépide et en même temps d'un caractère aussi doux que généreux, passant sur la place d'Altorf, ne voulut pas se soumettre à cette ridicule exigence et fit semblant de ne pas voir le chapeau. Furieux, Gessler fait saisir Tell, le fait amener en sa présence, et lui reproche avec emportement ce qu'il appelle sa rébellion. Tell garde le silence. Le gouverneur fit alors éclater une cruauté inouïe. Guillaume Tell avait un fils encore très-jeune ; Gessler condamne le malheureux père, qui était célèbre comme archer par son adresse intrépide, à abattre, d'une distance de cent pas, avec une flèche, une pomme placée sur la tête de l'enfant. Tous les témoins de cette horrible scène frémissaient. On amène l'enfant. Tell fait en vain tous ses efforts pour désarmer la rage du tyran : Gessler jure de le faire périr sur-le-champ avec son fils, s'il n'obéit. Alors Tell adresse intérieurement à Dieu une fervente prière, embrasse son enfant, lui recommande d'être immobile et calme, place lui-même la pomme sur sa tête ; puis il s'écarte à la distance voulue, bande son arc, dirige son coup.... la flèche part. Lecteurs sensibles, quels mouvements ce spectacle n'excite-t-il pas dans votre cœur ! Cessez de frémir : la pomme tombe, et l'enfant n'est pas blessé !...

Peu de temps après, Gessler périt, et la Suisse fut délivrée.

1. Chef-lieu du canton d'Uri ; une tour y a été élevée en l'honneur de Tell.

Pierre et les strélitz.

[1698.]

Le czar Pierre[1], fondateur de la civilisation en Russie, donna, dans un danger extrême, l'exemple d'un sang-froid et d'une intrépidité bien rares.

Les chefs des strélitz, milice indisciplinée et féroce, avaient formé contre lui un complot abominable. Leur dessein était de mettre le feu à la ville de Moscou.

Ils savent que Pierre accourra le premier à l'incendie; et c'est au milieu du trouble et du tumulte ordinaires en ces sortes d'accidents, qu'ils l'égorgeront sans pitié; après quoi, ils massacreront tous les étrangers que le czar avait appelés pour civiliser la Russie.

Tel a été leur infâme projet. Déjà l'heure qu'ils ont choisie pour l'accomplir approche. Ils ont de nombreux complices, point de dénonciateurs; et, réunis dans un festin, tous cherchent dans des liqueurs enivrantes le courage nécessaire au moment d'une si terrible exécution.

Mais, comme toutes les ivresses, celle-ci eut, suivant leurs divers tempéraments, des influences différentes. Deux de ces misérables y perdirent leur assurance; ils se communiquent soit de justes remords, soit de lâches craintes; puis ils sortent sous un prétexte spécieux, promettent à leurs complices de revenir à temps, et courent chez le czar dénoncer le complot.

C'est à minuit qu'il doit éclater, et Pierre donne l'ordre de cerner, à onze heures précises, la maison des conjurés. Bientôt, croyant l'heure venue, il se rend seul à la demeure de ces brigands; il y pénètre avec assurance, croyant n'y trouver que des criminels tremblants et déjà enchaînés par ses gardes. Mais son impatience a devancé le temps; il s'est trompé d'une demi-heure, et il se voit, seul et sans armes, devant leur

1. *Czar* est le titre des souverains ou empereurs de Russie. Ce pays était barbare avant Pierre, qui l'a civilisé, et qui a régné de 1682 à 1725.

troupe libre, audacieuse, armée, et à l'instant où elle achevait de vociférer le serment de sa perte.

Toutefois, à son aspect imprévu, tous se lèvent interdits. De son côté, Pierre, comprenant tout son danger, reconnaissant qu'il s'est trompé d'heure, renferme la violence de ses émotions. Engagé trop avant pour reculer, il ne se déconcerte point, il s'avance sans hésiter au milieu de cette foule de traîtres, les salue familièrement, et, d'une voix calme et naturelle, il leur dit que passant devant leur maison, il l'a vue éclairée; qu'il a pensé qu'on s'y divertissait, et qu'il est venu partager leur joie. Puis aussitôt il s'assoit, et trinque avec ces assassins, qui ne peuvent d'abord se défendre de boire, à la ronde, à sa santé.

Mais bientôt ils se consultent du regard, leurs signes d'intelligence se multiplient; ils s'enhardissent; déjà même l'un d'eux s'est penché vers le chef du complot, et vient lui dire à voix basse : « Frère, il est temps! » Et celui-ci, hésitant, achevait de répondre : « Pas encore, » quand Pierre, qui l'entend, et qui reconnaît enfin les pas de ses gardes, s'élance de son siége, renverse ce chef d'un coup au visage, et s'écrie : « S'il n'est pas encore temps pour toi, misérable, il l'est pour moi! » A ce coup, et à la vue des gardes, les conjurés sont saisis d'épouvante et se laissent enchaîner sans résistance.

Les ténèbres.

Il y a des enfants qui ont peur dans les ténèbres, cette crainte est absurde, il faut savoir la vaincre. Un écrivain français raconte à ce sujet une anecdote de son enfance :

« J'étais à la campagne, en pension chez un ecclésiastique appelé M. Lambercier. J'avais pour camarade un cousin qui était singulièrement poltron, surtout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'il faisait très-